

ETC



De l'art et des vaches Holstein

Lise Bissonnette

Volume 1, Number 1, Fall 1987

Réalité québécoise

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36169ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bissonnette, L. (1987). De l'art et des vaches Holstein. *ETC*, 1(1), 22–22.

De l'art et des vaches Holstein

Dans nos cours de sociologie des années 60, on les appelait les «classes moyennes supérieures», en faisant des équations complexes intégrant naissance, revenu, statut et mobilité ascendante potentielle. Indépendamment des rêves de démocratisation de l'accès de l'art, et par pure nécessité, ce sont ces classes que doivent courtiser les galéristes d'art contemporain, s'ils veulent avoir une chance de survivre : au-dessus, on préfère généralement décorer avec les valeurs éternellement montantes des artistes décédés, en dessous, même les encadrements coûtent trop cher.

22

Dans le Québec des années 80, ces classes moyennes supérieures se définiraient à peu près ainsi : celles qui ont un reste de revenu disponible quand elles ont, chaque mois, réussi à calmer l'appétit de MasterCard, Visa, American Express et En Route; fait un versement sur l'hypothèque d'un condo qui planait originellement au-dessus de leurs moyens; épongé une partie de la dette sur une voiture dont la valeur s'effondre de façon inversement proportionnelle à son prestige initial; acheté les montres Swatch et autres chandails Benetton que réclame à grands cris leur progéniture entrant dans la vie; et, peut-être, remplacé un lave-vaisselle agonisant.

Ce serait un mouvement naturel et pardonnable que de vouloir soustraire aux imposeurs d'Ottawa et de Québec les deux ou trois milliers de dollars retrouvés par miracle en bout de cette ligne à la fin de l'année (un cours d'appoint ou un petit contrat aidant). L'écoute d'un courtier, la lecture des pages financières fournissent à cette fin de judicieux conseils. Au début d'août, par exemple, on vous suggérerait d'investir dans la tuyauterie de lavabos, le bois de sciage, le recyclage de vieux pneus, et, surtout, dans l'élevage de vaches Holstein. Toutes choses qui sont, au Québec, depuis les Régimes d'épargne-actions et autres trucs d'incitation à l'entrepreneuriat inventés par M. Parizeau - l'homme qu'on disait plus cultivé que ses anciens portefeuilles - des abris fiscaux bien de chez nous, la société dite «distincte».

Selon l'hebdomadaire *Les Affaires* du 25 juillet, la vache Holstein - la plus récente des armes anti-fisc - est en réalité une véritable poule aux œufs d'or. Vous confiez 2 500 \$ à des messieurs qui viennent d'acheter 448 têtes et vous êtes, paraît-il, immédiatement détenteur d'une «perte agricole» de valeur à peu près équivalente à soustraire de vos revenus imposables cette année. Économie appréciable, sans compter ce

que vos parts de bêtes, prometteuses et bien portantes, vous rapporteront d'une insémination à l'autre, veaux et vaches s'ensuivant exponentiellement.

Si le ruminement bovin vous indiffère vous préféreriez peut-être investir le même 2 500 \$ dans une œuvre d'art. Après tout, pour la dite somme, on peut dénicher une ou deux gravures de Riopelle, valeur sûre, ou une ou deux œuvres importantes de valeurs montantes, parmi la bonne centaine d'artistes québécois qui, entre trente et quarante ans, n'ont plus à démontrer qu'ils sont là pour rester.

Mais c'est, en pratique, une mauvaise affaire, votre courtier vous le dira. Dans le cas de Riopelle, votre capitalisation d'aujourd'hui vous rapportera peut-être autant, un jour, que des parts de vaches Holstein, mais il ne sera pas question de déduire quoi que ce soit de votre revenu pour l'année de l'achat. Dans le deuxième cas, votre risque de «perte» est infiniment plus élevé que dans l'élevage de laitières; mais il n'est pas question, là non plus, de déduire cette perte potentielle de votre revenu, même si vos profits ultérieurs, selon toute probabilité, seront évidemment moindres.

Toute cette longue histoire pour enfin poser une question québécoise existentielle, en ce pays qui ne cesse de se prétendre passionné par la défense et l'illustration de sa langue et de sa culture : «Pourquoi le capital humain créateur, même le plus assuré, celui qui d'un arbitrage à l'autre s'expose par exemple dans nos musées et nos meilleures galeries, ne mérite-t-il pas d'être soutenu par des politiques incitatives à l'investissement, au même titre que l'utérus de vaches Holstein ?»

Mystère des Livres blancs qui ne seront jamais écrits. Bornes d'une classe politique et d'une classe d'affaires qui se succèdent depuis trente ans en faisant enchère de modernité, et qui sont incapables de voir dans la «culture» autre chose qu'une décoration, ou un héritage passif. Quand on pense culture, c'est Dutoit jouant Ravel, ou c'est Maria Chapdelaine en jupons télévisables. La création, celle de l'art contemporain, celle de la musique contemporaine, celle qui fait que la culture aura encore un sens d'une décennie à l'autre parce qu'elle aura continué de naître, le capital vif d'une nation qui sera culturelle ou qui ne sera pas, on ne voit pas la nécessité d'investir dans cette reproduction-là.

Ce n'est pas de plus de subventions traditionnelles dont la création contemporaine a besoin, mais de l'imagination financière qu'on a déployée pour les producteurs de tuyaux, de bois de sciage, et maintenant de bovins. Nous sommes encore porteurs d'eau, scieurs de bois, et désormais éleveurs de troupeaux. Il faudra attendre, pour ériger un monument aux faiseurs de RÉA, qu'ils changent le registre québécois, plutôt que de le maquiller.

Lise Bissonnette